



CHIKA UNIGWE

FATA MORGANA



LE LIVRE

L'offre est brute, directe : C'est 30 000.

30 000 euros pour quitter Lagos et le désespoir qui tue.

30 000 euros pour atteindre l'Europe débordante de richesses.

Une dette à laquelle s'ajoute le loyer qu'il faut rembourser par mensualités en travaillant dix heures par jour dans une rue du quartier chaud d'Anvers. Sisi, Ama, Efe et Joyce ont quitté le Nigeria, animées par cette volonté universelle : survivre pour se construire une vie meilleure. En attendant, elles partagent un modeste appartement et rejoignent chaque soir les vitrines du quartier rouge, les yeux rivés sur les promesses de l'Europe.

Mais soudain, le meurtre brutal de Sisi fait voler en éclats la routine et les silences. Et c'est toute leur histoire qui surgit alors des profondeurs de l'humanité.

Dans ce roman haletant et débordant d'une énergie vitale, Chika Unigwe raconte avec verve, grâce et passion la trajectoire de ses héroïnes malmenées par la vie, mais bien décidées à prendre leur avenir en main. Elle livre ainsi un regard rare sur la migration au féminin, le prix du déracinement et la brutalité du rêve occidental.

L'AUTEURE

Chika Unigwe est née en 1974 à Enugu, au Nigeria, où elle a vécu avant de poursuivre ses études en Belgique et d'obtenir un doctorat en littérature. Elle vit aujourd'hui aux États-Unis avec son mari et leurs quatre enfants. *Fata Morgana* est son deuxième roman. Chika Unigwe est considérée comme l'un des cinq auteurs africains les plus importants de ces dix dernières années.

LA TRADUCTRICE

Marguerite Capelle traduit depuis 2015 des auteurs nigériens, américains, anglais (Ocean Vuong, Jonathan Coe, Akwaeke Emezi, Kathleen Collins, Mary Gaitskill...). Quand elle n'est pas derrière sa page, elle accompagne des auteurs et artistes en tant qu'interprète, dans les médias et à la rencontre de leur public.

Fata Morgana

Chika Unigwe

Fata Morgana

Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Marguerite Capelle



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française
© 2010 Chika Unigwe
Titre de l'édition originale :
On Black Sisters' Street
(Penguin Random House, Londres)

Illustration de couverture : © Gabriel Gay

Dépôt légal : janvier 2022

ISBN : 978-2-38361-092-2

*À Jan et nos quatre fils :
pour leur incroyable capacité à tolérer mes humeurs.*

*Au triumvirat ABC, Monica Arac de Nyeko,
Jackee Budesta Batanda et Brian Chikwava,
pour avoir été là de A à Z.*

*Armée d'un vagin et de la volonté de survivre,
elle savait que la misère n'aurait jamais de
prise sur elle.*

Brian Chikwava,
« 7th Street Alchemy »*

* Notre traduction. La nouvelle « 7th Street Alchemy » de cet auteur zimbabwéen, publiée dans le recueil *Writing Still* (Weaver Press, 2003), n'a jamais été traduite, mais son premier roman *Harare Nord* a été publié en 2011 aux éditions Zoé dans une traduction de Pedro Jiménez Morrás. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

12 mai 2006

Le monde était exactement tel qu'il devait être. Ni plus, ni moins surtout. Elle possédait l'amour d'un homme bien. Une maison. Et de l'argent à elle – tout frais tout neuf, d'un vert absolument radieux – le seul fait d'y penser la ragaillardit et, sous l'effet d'une bouffée d'excitation, elle se mit à fredonner.

Chantonnant tout bas, savourant l'idée de ce nouveau départ, elle songea à tous les changements dans sa vie : Luc. De l'argent. Une maison. Elle était déjà en train de devenir une autre. De se métamorphoser. Souvenir de ce terme appris en cours de biologie, il y a bien longtemps. Muer, se défaire d'une vie qui ne lui convenait plus.

Ce qu'elle ne savait pas, ce qu'elle allait découvrir dans quelques heures à peine, c'était à quel point la transition se révélerait absolue.

Sisi sillonnait la Keyserlei et imaginait tout ce qu'elle pourrait s'acheter avec sa fortune toute neuve. L'oubli que cet argent lui offrirait, même de ces souvenirs qui n'autorisaient pas le silence et la faisaient hurler dans son sommeil jusqu'à ce qu'elle se réveille, fébrile, au bord des larmes. Désormais les boutiques brillaient de mille feux, elles l'appelaient et Sisi répondait à leur appel, touchant tout ce qui lui faisait envie, s'émerveillant de ces bribes de liberté, grisée par une joie qui irradiait autour d'elle et lui donnait plus que jamais la certitude que la Prophétie était indéniablement juste. C'était la révélation, la vraie. Pas comme celle qu'elle avait eue un

certain mercredi soir sur Vingerlingstraat. Celle-là n'était qu'une pseudorévélation. Elle le savait à présent. Avec certitude.

Elle avait faim, et hésitait entre le Panos et l'Exki de la Keyserlei. Sa nouvelle vie lui souriait. Et la poussa gentiment vers l'Exki, dont les prix étaient un cran au-dessus de chez Panos. Sisi entra et acheta un sandwich avec de la laitue qui débordait sur les côtés, humide et frisée. Pour l'accompagner, une bouteille d'épais smoothie aux fruits. Elle s'installa à une table en terrasse, posa ses courses à ses pieds : des sacs en plastique qui dansaient dans la légère brise printanière, attestant de sa rupture avec un passé de privations. Qu'allait-elle acheter ? Peut-être un cadeau pour Luc. Un rideau pour sa chambre sans porte. *Vous imaginez, une chambre sans porte !* L'architecte qui avait conçu la maison avait un faible pour « la lumière et l'espace » et Luc, qui sortait d'une dépression au moment où il l'avait achetée, était alors convaincu que « la lumière et l'espace » étaient précisément ce qu'il lui fallait. L'absence de porte ne l'avait pas dérangé le moins du monde. « Les chambres doivent avoir des portes, lui avait dit Sisi quand il lui avait fait visiter la maison. Ou au moins des rideaux ! » Luc n'avait rien répondu. Et son silence valait assentiment. C'était certain. Des rideaux sur lesquels se pressaient frénétiquement des triangles et des carrés, d'un violet vibrant éclaboussé de blanc sur fond chocolat, dégotés chez HEMA. Elle imagina les commentaires des autres à propos de la chambre sans porte de Luc. Elle imagina leurs rires incrédules. Et cela suffit à alimenter la culpabilité qu'elle s'efforçait de réprimer. Elle ne les avait pas abandonnées. N'est-ce pas ? Elle était simplement... passée à autre chose. Bien sûr que c'était son droit, pas vrai ? Et pourtant, elle s'interrogeait : que faisaient-elles en ce moment ? Quand allaient-elles s'apercevoir de son départ ?

Dans une maison de la rue baptisée Zwartzusterstraat, les femmes auxquelles pensait Sisi – Ama, Joyce et Efe – étaient à cet instant précis en train de se préparer pour le travail, multipliant les allées et venues précipitées dans la salle de bains dont les murs

peinaient à contenir leurs espérances : pourvu que ça marche pour elles ce soir ; qu'il y ait des hommes à la pelle ; qu'ils ne soient pas trop exigeants. Et surtout, surtout, qu'ils soient généreux.

« Où est mon mascara, bordel de merde ? » cria Ama en vidant le contenu d'une trousse de maquillage sur le sol carrelé. Au même moment, Joyce était en train de fourrer dans un sac de sport en jean son déodorant, une serviette de plage et son Smiley, ainsi que le surnommait Sisi. Smiley était un gel lubrifiant, conditionné dans un inoffensif ourson en plastique transparent coiffé d'un chapeau conique orange et arborant un large sourire ; on aurait cru un flacon de colle d'écolier. Elle refoula l'image de la mine atterrée de sa mère devant Smiley, ses lèvres arrondies pour former les mots composant un nom qui n'était pas « Joyce ».

« Où est Sisi ? demanda-t-elle.

– Pas vue. Elle a peut-être parti déjà », répondit Efe, en glissant une brosse à dents électrique dans une trousse de toilette. Dans une poche intérieure du sac se trouvait la photo d'un petit garçon coiffé d'une casquette de base-ball. Au dos de la photo figuraient les initiales L.I. Elle était froissée, le pelliculage usé, mais à l'époque où elle l'avait reçue, il aurait été facile de remarquer (grâce au lustre du papier glacé qui mettait en valeur son large front) que ce garçon lui ressemblait beaucoup. Comme un garçon ressemble à sa mère. Efe trimbballait cette photo partout.

Elles avaient le temps avant de devoir y aller, mais elles aimaient se préparer à l'avance. Certaines choses ne souffraient pas la précipitation. Se faire belle en était une. Pas question de se pointer au travail l'air à moitié endormies, en ayant oublié la moitié de leurs affaires à la maison.

« Comment ça se fait que Sisi est partie si tôt ? demanda Joyce.

– On s'en fout. » Ama passa rapidement la main sur son cou, comme pour s'assurer que la chaîne en or qu'elle portait toujours était encore là. « Sisi par-ci, Sisi par-là... vous couchez ensemble toutes les deux ? Elle est peut-être sortie faire un petit tour, comme d'hab'. »

Elle rit, plissant les yeux pour appliquer du mascara. Sisi sortait seule au moins deux fois par semaine, refusant la compagnie qu'on pouvait lui offrir. Personne ne savait où elle allait, à part qu'elle revenait parfois avec des boîtes de chocolat et des sacs de shopping pleins d'éventails japonais et de chaussons pour bébé rebrodés de dentelle, de magnets pour frigo et de tee-shirts imprimés aux logos de bières belges. « C'est des cadeaux », avait-elle marmonné, furieuse, le jour où Joyce lui avait demandé pour qui c'était.

Joyce était déjà sortie de la salle de bains. Elle espérait que Sisi l'aiderait à natter ses cornrows. Entre les permanentes et les tressages, ses cheveux retrouvaient leur nature sauvage et indomptable. Ni Ama ni Efe ne savaient tresser. Elle n'y pouvait donc pas grand-chose pour le moment, et n'avait plus qu'à les attacher en chignon en espérant que Madame ne remarquerait pas l'îlot formé par ce dernier au milieu de son crâne, et les mèches rebelles qui rebiquaient n'importe comment tout autour. Pour le bien de Sisi, Joyce espérait qu'elle rentrerait dans les temps. Qui aurait pu oublier ce que Madame avait fait à Efe le soir où elle était arrivée en retard au travail ? Rien ne pouvait excuser son comportement, avait déclaré Madame. Même pas la mort de sa grand-mère.

Zwartzustertraat

Tous les décès ne méritaient pas une fête. Mais quand le défunt était âgé et aimé, clairement, une célébration s'imposait. La grand-mère d'Efe était les deux. Et parce que cette dernière était trop loin pour assister à son enterrement, ce qui lui restait de mieux à faire, ce qu'on attendait d'elle, c'était organiser une grande fête.

Efe n'invita pas Madame à la soirée. De toute façon, quand bien même, celle-ci ne risquait pas de venir. Les filles avaient commencé leur journée en cuisine, à faire la vaisselle de la veille.

Le rire de Sisi était le plus sonore, noyant les voix des autres sous ses envolées. Elle se frappa les cuisses avec un torchon humide. « Dis-moi, Efe, elle a vraiment cru son mari, ta tante ?

– Oui. Elle l'a cru. Il lui a dit qu'elle ne pouvait pas l'accompagner à l'étranger parce que l'ambassade britannique demandait ses résultats au GCSE pour lui donner un visa. Cette façon c'est la seule qu'il a trouvée pour qu'elle arrête ses *wahala* pour venir avec lui. Quatre épouses, et elle voulait qu'il la préfère à toutes les autres ? Et elle est même pas l'épouse principale. Vous imaginez ! Quelle cinglée ! *De woman just dey craze !*

– Ton oncle a bien géré. Parfois c'est plus simple de mentir aux gens, c'est tout. On s'épargne pas mal de tracas et de temps perdu », déclara Joyce en rangeant dans le placard au-dessus de sa tête le verre qu'elle venait de sécher. Avec sa petite voix enfantine, difficile de croire qu'elle avait trente ans, comme elle le prétendait.

« Les mecs sont des salauds, déclara Ama.

– Relax, Ama. C’est juste une histoire, quel rapport avec les mecs qui sont des salauds, hein ? Tu prends tout tellement au sérieux, tu as le chic pour gâcher la journée. Il faut toujours que tu t’énerves pour rien ! » Sisi essuya une assiette, l’examina pour voir s’il y avait des taches et, n’en trouvant aucune, l’empila avec une autre sur le plan de travail à côté de l’évier.

Ama se tourna vers Sisi et siffla : « Bouge les assiettes, *abeg*. Si tu les mets là elles vont se remouiller. Pourquoi tu ne les ranges pas dès que t’as fini d’essuyer ? » Elle lâcha un tchip désapprobateur et entreprit de récurer une casserole dans l’évier. « Comment t’as fait ton compte pour cramer le riz, Sisi ? Pas moyen de ravoir cette foutue casserole !

– Je comprends pas ce que t’as, Ama, et laisse-moi en dehors de ça. Je sais pas qui t’envoie mais fais comme si tu m’avais pas vue, par pitié. » Elle balança le torchon dont elle s’était servie sur son épaule et leva les mains en signe de reddition. « J’ai pas envie de me battre *abeg*.

– Va te faire voir. Allez dégage, t’as qu’à aller faire une de tes grandes balades ! » La voix d’Ama était une tempête sur le point d’éclater.

Sisi avança d’un pas vers Ama et allait dire quelque chose quand Efè intervint : « Les filles, les filles, c’est une magnifique journée. Faut pas la gâcher ! *Make una no ruin am !* » Elle espérait qu’il ne pleuvrait pas ce jour-là. Il faisait un temps agréable pour un mois de novembre : l’automne particulièrement doux avait coloré les feuilles en violet aubergine, jaune et blanc, et le ciel était dégagé. Un vrai petit miracle à cette époque de l’année. « Regardez-moi cette journée qu’est belle comme un tableau, et vous voulez gâcher ça ?

– Personne ne gâche rien. De toute façon j’ai fini. »

Ama posa bruyamment la casserole désormais étincelante sur l’égouttoir, et quitta la cuisine pour le salon, où elle tourna le

volume du lecteur de CD, inondant la pièce des *dzing boum bam* d'un tube de highlife. Elle alluma une cigarette et se mit à danser.

Efe poussa un soupir et la suivit dans le salon. « T'es prête pour la fête, Ama, à ce que je vois. *Ooh, shake that booty girl*, bouge tes fesses, ma belle ! Bouge-les comme ta maman t'a appris !

– Oh, la ferme ! Quel rapport avec ma mère, comment je danse ? » Ama s'écarta d'Efe, la petite croix qu'elle portait scintillant à son cou. Sa colère paraissait exagérée. Mais Efe laissa couler. Elle avait d'autres préoccupations.

Primo, la soirée. Le Marocain qui lui avait promis des caisses de bière à prix cassé venait de téléphoner pour dire que son contact n'avait rien donné. Maintenant les boissons allaient lui coûter beaucoup plus cher que prévu. Elle dépensait beaucoup d'argent pour cette fête. Les autres femmes, qu'Efe n'avait pas habituées à tant de prodigalité, l'avaient taquinée. « Alors, on va enfin pouvoir profiter de ton argent, Efe ? » avait plaisanté Sisi. Pour sa fête d'anniversaire l'année précédente, Efe avait limité ses invités à deux bouteilles de bière par personne et n'avait servi que du riz jollof et des gésiers de poulet frits, au motif qu'elle devait envoyer tellement d'argent au pays qu'elle n'avait pratiquement pas de quoi se payer le moindre extra. « Y en a qu'ont des vrais problèmes ici. » Cette fois les filles avaient promis de l'aider en cuisine, mais vu l'humeur d'Ama, ça risquait de faire une paire de bras en moins. Tout devait se passer comme prévu ce jour-là. Il fallait qu'on reparle de la veillée de sa grand-mère pendant des mois. Voilà à quel point elle aimait cette femme. Elle voulait une fête qui dure toute la nuit. Et c'est ce qui allait lui attirer des ennuis avec Madame. La soirée fut un succès, à tel point qu'il était près de minuit quand Efe put enfin partir. La colère de Madame se manifesta par un rire narquois aussi sec qu'une quinte de toux : « Alors comme ça t'as gagné assez d'argent pour te pointer au boulot quand ça te chante ? » Pendant une semaine, elle refusa de laisser Efe utiliser son box. Celle-ci fut contrainte de travailler dans les bars à la place – quand

elle parvenait à se mettre d'accord sur le tarif avec le proprio ou le barman –, couchant avec des hommes dans une chambre d'hôtel miteuse quand elle avait de la chance, ou s'occupant de ceux qui avaient un budget plus serré dans les toilettes de l'établissement. Elle avait gagné beaucoup moins qu'en temps ordinaire. Une semaine de travail dans ces conditions avait suffi à dissuader tout le monde de se fourrer dans le collimateur de Madame.

Mais Iya Ijebu eut une fête digne de sa mémoire. « C'est même pas ma vraie grand-mère, avait raconté Efe aux filles le jour où elle apprit sa mort, essuyant ses larmes. Moi je lui donnais le nom de Granny, mais c'est rien qu'une femme qui habitait à côté et que j'aimais bien bien. Le dimanche, elle me faisait du *moi-moi*. À l'école primaire, quand ma mère n'était pas là, elle préparait le déjeuner pour moi et mes petits frères et sœurs. Oh, elle était bonne avec nous cette femme-là. *Which kin' granny pass dat one ?* On peut pas rêver mieux comme mamie ! Adieu, grand-mère. Repose en paix.

– Elle est morte de quoi ? » demanda Joyce.

Mais Efe ne savait pas de quoi était morte cette femme. L'annonce de son décès n'avait été qu'un aparté entre « Achète-moi un téléphone portable Motorola » et « Papa Eugene voudrait savoir si c'est facile d'expédier une voiture de là-bas jusqu'ici ». Un lointain « Iya Ijebu est morte il y a deux semaines », transmis par la ligne faiblarde et crachotante d'une cabine téléphonique de Lagos jusqu'au box vitré d'un taxiphone pakistanais d'Anvers.

« Elle est morte ? Iya Ijebu ? *Osalobua !* De quoi est-elle morte ? » Efe avait tenté de forcer sa sœur à revenir à la nouvelle qu'elle venait de lui annoncer. « Comment ? Que s'est-il passé ?

– Quoi ? Je ne t'entends pas. Tu as entendu ce que j'ai dit pour le Motorola ? »

Et puis la communication s'était interrompue avec un bruit strident, et Efe s'était plongée dans l'effervescence de l'organisation de la fête.

Lors de la soirée, elle distribuerait de mauvaises photocopies du portrait de la défunte : une femme coiffée d'un énorme turban, l'air solennel et déjà morte, devant une débauche de palmiers peints sur le décor placé en fond. Dessous était annoncé son décès des suites d'une maladie « soudaine » à l'âge de soixante-quinze ans (c'était une estimation. On se fiche de l'âge exact des gens, non ?) et il était précisé qu'Efe, sa petite-fille, « rendait grâce à Dieu pour une vie bien remplie ». Cela aurait peut-être été mieux en été, saison dont le tempérament se prêtait davantage aux célébrations, mais rien de tel qu'une fête pour égayer un morne mois de novembre. Elle avait un tas de sujets de préoccupation. Quoi cuisiner. Quelle musique passer. Qui inviter. Il y aurait beaucoup de Ghanéens – ces gens étaient partout. Des Nigériens bien sûr. Quelques personnes originaires d'Afrique de l'Est – des Kenyans qui mangeaient des samossas, n'avaient pas de costume traditionnel et se plaignaient du piment dans la cuisine nigérienne, pas des vrais Africains. Les trois Ougandaises de la boutique *Black is Beautiful* près de la gare de Berchem, où Efe achetait ses perruques. Des femmes qui butaient sur les mots, ajoutaient des *r* partout à *noirrr* ou à *coiffurrrre*. Et puis la seule Zimbabwéenne qu'elle connaissait du Quartier rouge, une femme qui traînait des pieds quand elle dansait. Ces invités en amèneraient d'autres, démultipliant la liste à l'infini, et elle se réjouissait d'avoir eu la présence d'esprit de louer un énorme entrepôt désaffecté près de la Gare centrale d'Anvers plutôt que la salle paroissiale qu'elle avait réservée pour son anniversaire l'année précédente.

Ici, Efe avait assez de place pour ne pas s'inquiéter du nombre de personnes qui viendraient en fin de compte. Et contrairement à la salle paroissiale, dont elle devait veiller à laisser le sol impeccable à la fin de la soirée, il n'y avait aucune contrainte de ce genre. Certains carreaux s'étaient décollés, exposant le béton sombre, comme des croûtes à moitié grattées sur de vieilles plaies. Le long des murs s'alignaient de hauts rayonnages en métal, la plupart déjà en

proie à la corrosion. C'était bien pratique pour stocker les caisses de bière et les glacières de nourriture, et Efe n'avait pas eu à emprunter des tables. Devant les rayonnages s'alignaient des chaises en plastique blanc. L'espace central offrait toute la place nécessaire pour danser.

Quand Sisi, Joyce et Ama arrivèrent, la fête battait déjà son plein. La musique était assourdissante, et une femme était en train d'ôter ses escarpins orange vif pour les brandir au-dessus de sa tête, tout en poussant des youyous en direction du plafond qui culminait loin au-dessus d'eux. Joyce, radieuse en minirobe noire dévoilant ses jambes, s'éloigna dans la salle et se mit à danser avec un type qui portait une chemise beaucoup trop grande. On lui répéterait plusieurs fois ce soir-là que, grande et belle comme elle était, elle aurait pu être mannequin. Joyce avait l'habitude d'entendre ce genre de discours. Elle les balayait d'un geste, en riant, et rétorquait : « En fait, c'est mon plan B. » Ama surveillait deux invités ghanéens qui se servaient du riz pour la troisième fois et glissa à Sisi d'un ton narquois que c'était sûr, sûr et certain, la cuisine nigériane était meilleure, leur riz frit plus savoureux que celui des Ghanéens. (Franchement, les gens qui balancent des tomates entières dans leur sauce ne savent pas cuisiner !) Et toutes deux s'accordèrent à dire que les Ghanéens n'étaient que de pâles copies des Nigériens, qu'en dépit de tous ses défauts, Anvers était la meilleure ville du monde, et que c'était en Belgique qu'on faisait les meilleures bières – la Leffe, la Westmalle et la Stella Artois. On ne les trouvait nulle part ailleurs ! Efe s'approcha d'elles d'un pas chancelant, se plaignant d'avoir mal à la plante des pieds à force de danser. Elle n'aurait pas dû mettre des talons aussi hauts.

« Mais tu portes toujours des talons hauts ! Tu te plains aujourd'hui, mais tu les remettras demain, la taquina Sisi.

– Avec ma taille là, si je porte pas des talons, je vais paraître comme point final par terre ! »

Efe n'était pas si petite que ça. En tout cas, pas beaucoup plus que Sisi, qui se considérait comme « de taille moyenne ». (La « moyenne »

se traduisait sur son passeport par un mètre soixante-quatorze.) Mais c'était la moins grande des quatre, et cela lui donnait des complexes.

« Tu n'es pas petite, Efe. C'est juste que tu aimes tes talons hauts ! »

Les talons hauts et les perruques étaient la marque de fabrique d'Efe. Ama la surnommait l'Imelda Marcos des perruques. Ce jour-là elle en portait une noire, coupée au carré, et on aurait dit qu'elle était coiffée d'un béret. La perruque était neuve, achetée pour l'occasion. Elle n'était pas aussi volumineuse que celles qu'elle portait d'habitude, et les cheveux comme moulés autour de son crâne accentuaient ses traits : son nez, ses lèvres et ses yeux paraissaient grossis, comme vus à travers une loupe.

Ama tapait des pieds en rythme avec impatience.

« Toi là tes jambes de cowboy, ça les démange toujours de danser, hein, la taquina Efe.

– Où c'est qu'on trouve à boire, merde ? » Ama continuait de taper des pieds.

Avant qu'Efe n'ait le temps de répondre, elle avait déjà filé. Elle se fraya un chemin jusqu'aux boissons et attrapa une bouteille de sa blonde favorite. Elle prit une bonne lampée de bière et se mit à se déhancher seule au centre de la piste, se heurtant aux autres danseurs et s'exclamant à intervalles réguliers que la vie était belle. BELLE ! Un homme à la peau sombre et aux dreads courtes et agressives se rapprocha en chaloupant d'un pas efféminé, et Ama recula. Il essaya de lui attraper la main, et elle la retira brusquement en lui jetant un regard mauvais.

« Yo, c'est quoi ton problème, *sister*, dit-il avec ce qui se voulait apparemment une tentative d'accent américain.

– Je suis pas ta frangine », et elle tourna les talons et s'éloigna.

Le type haussa les épaules et se mit en quête d'une partenaire mieux disposée, en grommelant dans sa barbe *putains d'Africaines*. Il rejoignit Efe, qui sirotait un verre de jus de pomme, et l'entraîna sur la piste. Elle se montra plus accommodante. Elle siffla son jus et s'avança d'un pas souple sur le dancefloor qui se remplissait à toute vitesse.

« *Wema*, toi t'es coool, *sister* ! Vous les Africains vous savez vraiment faire la teuf, *yo* !

– D'où tu viens ? demanda Efe, amusée.

– D'Afrique du *Sed*. La seule, la vraie. Toi aussi t'es ghanéenne ?

– Nigériane.

– Ah ouais, nigériane ? On en a des tas de ces *makwerekweres* à Joburg. Plein de Nigérians. On parle tout le temps d'eux aux infos chez moi en Afrique du *Sed*. »

Efe déclara qu'elle devait retourner chercher son verre. Qu'est-ce qu'ils avaient, tous ces Sud-Africains qu'elle rencontrait, à faire comme s'ils venaient d'un autre continent ? Et c'étaient surtout les Sud-Africains noirs. Elle aperçut Joyce, dont les extensions s'agitaient furieusement tandis qu'elle dansait avec un homme à la peau claire vêtu d'une chemise *kenté*. Efe sourit et articula silencieusement le mot *connard* à l'intention de Joyce, en désignant le Sud-Africain qui discutait maintenant avec une femme dont les tresses tombaient jusqu'aux épaules. Sisi dansait derrière Joyce, une bouteille de bière à la main tandis que l'autre battait l'air frénétiquement, ornée de deux anneaux en or qui captaient et renvoyaient la lumière comme par magie.

Sisi se rapprocha de Joyce et lui chuchota qu'Ama avait l'air de bien meilleure humeur. « Cette Ama. Ce qu'elle peut être pénible parfois. Qu'est-ce qu'elle veut qu'on fasse ? Qu'on marche sur la pointe des pieds dans notre propre maison ? » Cela ne faisait que deux mois que Sisi et Joyce avaient rejoint les autres.

Joyce haussa les épaules. Elle était là pour passer un bon moment, pas pour s'inquiéter d'Ama. De toutes les femmes de la maison, Sisi était la seule dont elle était vaguement proche. C'était aussi la plus belle des trois autres, songea-t-elle. Sa beauté était d'autant plus frappante qu'elle était inattendue : elle avait les jambes maigres, les fesses basses et un petit cou. En la voyant de derrière – et c'est ainsi que Joyce l'avait aperçue la première fois –, on ne s'attendait pas à découvrir un beau visage, un teint parfait. Elle avait aussi l'air d'être une vraie gentille. Ama était une sacrée boule de nerfs

et, avec son caractère belliqueux, tout l'énergait. Quant à Efe, Joyce ne savait pas trop ce qu'elle en pensait. Peut-être qu'avec le temps, elle l'apprécierait. Elle était clairement plus sympathique qu'Ama, même si elle non plus ne tournait pas tout à fait rond. La veille, Joyce l'avait appelée « maman », alors qu'elle tentait de faire la médiatrice entre Sisi et Ama qui se disputaient au sujet du programme télé. Tout le monde voyait bien que c'était une blague, même Ama (même Ama !) avait ri, mais ça n'avait pas amusé Efe. « Je ne suis la maman de personne », avait-elle répondu d'une voix blanche, comme si elle était déçue par une trahison. Mais quand même, elle était plus sympa qu'Ama.

« Il faut que j'aille faire pipi », dit Sisi avant de se lancer à la recherche des toilettes. Ama la vit se frayer un chemin entre les gens sur la piste de danse et la rattrapa.

« T'es pas en train de partir, hein ? » demanda-t-elle en lui adressant un clin d'œil.

Sisi pinça les lèvres. « Je cherche juste les toilettes. Ça ne te regarde pas, d'ailleurs.

– C'est quoi ton problème, putain ? Merde alors ! » siffla Ama. Elle avait une bouteille de bière à la main.

– Mon problème, c'est toi, rétorqua Sisi.

– Oh, arrête un peu ! T'es toujours fâchée à cause de Segun ? » Elle prit une lampée de bière. « Si c'est pas vrai, alors pourquoi t'es sur les nerfs comme ça, bordel ?

– Ferme-la, Ama ! » Sisi avait élevé la voix. Depuis l'histoire avec Segun, Ama affichait une suffisance pénible. Toujours à faire des clins d'œil et lâcher des remarques débiles. À piailler des chansons dans toute la maison à propos de Segun et Sisi. « Tu crois toujours tout savoir.

– Alors pourquoi tu ne me racontes pas dans ce cas ? » Ama réduisit l'écart entre elles au point que leurs épaules se touchaient. Sisi était la plus grande et la plus costarde des deux, mais si elles devaient en venir aux mains, elle miserait sur Ama. La régularité avec laquelle celle-ci cherchait la bagarre suggérait une réelle supériorité

physique, assez pour instiller la peur. Sisi recula d'un pas. Ama avança d'un pas. Puis Efe apparut à leurs côtés : « Alors, les filles, elle est bien ma fête ? *You girls dey enjoy ?* » Le hasard. La chance. Peu importe ce qui amenait Efe, Sisi s'en saisit et s'éloigna.

À son retour des toilettes, Joyce était toujours sur la piste de danse. Sisi s'approcha et lui donna une tape sur l'épaule.

« À quelle heure on part ? » demanda Joyce, en se détournant de l'homme en *kenté*. Il fallait qu'elles soient dans leur box à 20 heures.

« Vers 19 heures. Je voudrais quand même faire encore un brin de toilette avant de bosser ce soir.

– J'ai tellement mangé ici que j'ai peur de piquer du nez au boulot, dit Joyce, et elle rit, découvrant un bout de langue entre ses incisives écartées ; des dents blanches, qui contrastaient brutalement avec ses lèvres sombres.

– Dormir, *ke* ? Moi, mon objectif, c'est l'argent, ma belle ! J'ai pas le temps de dormir, et toi non plus ! fit mine de la gronder Sisi. Je veux une bague en or à chaque doigt. »

Elle s'éloigna en dansant vers le buffet pour prendre un morceau de poulet frit brun doré, espérant ne pas retomber sur Ama. Elle choisit une patte, mordit dedans, et pensa : J'ai bien de la chance d'être ici, à vivre mon rêve. Si j'étais restée à Lagos, Dieu sait comment j'aurais terminé.

Elle bannit cette idée. Lagos n'était pas un souvenir qu'elle aimait raviver. Ni la maison d'Ogba, ni Peter. Elle essaya plutôt de penser qu'elle fonçait à toute vitesse vers une prophétie qui allait plonger sa vie dans un bain de lumière en technicolor d'une fabuleuse beauté.

Mais parfois les souvenirs sont tenaces.

*Et avant tout cela...
Les pèlerins sont venus
Chargés d'offrandes de mots
De mondes
De vies
De vérités.*

Sisi

Trois clichés encadrés étaient accrochés aux murs de l'appartement d'Ogba. D'abord la photographie de mariage des parents de Chisom : la mariée, belle avec sa perruque courte et bouclée (le dernier cri à l'époque) et son sourire timide. Le marié, coiffé d'une raie au milieu, qui fixait l'objectif d'un regard plein de hardiesse. Une main de propriétaire posée sur l'épaule de sa femme assise, l'autre dans la poche de son pantalon, dans une pose qui affirmait clairement : « Le monde m'appartient. » Un couple heureux nimbé d'une élégante couleur sépia. La deuxième photo, celle du milieu, montrait Chisom en toge d'étudiante lui tombant jusqu'aux pieds, flanquée de ses parents. Son père inclinait légèrement la tête, mais on distinguait un sourire. Celui de sa mère était plus flagrant, toutes dents dehors. C'est Chisom qui affichait le plus large des trois. C'était le début. Dans ses nouvelles chaussures, achetées pour l'occasion, elle savait que sa vie commençait à changer. Le troisième cliché était le plus grand, dans un cadre sophistiqué en marqueterie de coquillages et perles commandé spécialement par son père pour cette photo. « Le top du top ! Le top du top ! Aujourd'hui, on ne compte pas. » Prise le jour de la cérémonie de diplôme de Chisom, elle les montrait tous les trois avec des sourires plus larges encore. Des yeux plus écarquillés que sur le cliché précédent. Le photographe les avait placés pour la prise de vue, et Papa Chisom avait dit alors qu'il regrettait que la femme qui avait parlé au nom des

dieux à la naissance de Chisom ne soit pas là. « Ç'aurait été bien de l'avoir sur la photo. Ses paroles nous ont donné de l'espoir. »

La mère de Chisom acquiesça : « Oui, c'est vrai. Si seulement nous étions restés en contact. »

Chisom dit : « Je suis juste contente d'avoir eu mon diplôme. » Car elle avait hâte d'assister à la concrétisation de toutes ces espérances. De se coucher, de se réveiller dans les rêves qu'elle portait en elle depuis qu'elle était assez grande pour désirer une vie différente de celle de ses parents. Elle n'avait pas besoin d'une voyante pour lui prédire l'avenir, puisqu'elle détenait un diplôme d'une bonne université. Elle aurait sa propre maison. Elle louerait quelque chose de grand pour ses parents. Ils vivaient à trois dans un deux-pièces et elle voulait une maison gigantesque où elle aurait la place d'organiser des soirées, le samedi.

Le halo de la Prophétie nimbait leurs têtes d'une luminescence qui faisait chatoyer le verre du cadre. Quand Chisom rentrerait d'Anvers pour rendre visite à ses parents, elle aurait appris à voir au-delà de cette luminescence, une certaine flétrissure du papier photo, préfiguration subtile d'une calamité qui les laisserait tous éreintés.

Chisom rêvait de quitter Lagos. *Cette ville n'a aucun avenir.* Elle essayait de s'imaginer passant une année de plus dans cet appartement que son père louait à Ogba. Elle s'efforçait de ne pas respirer trop fort, pour ne pas inhaler la puanteur des rêves moisis.

« Le seul moyen d'accéder à une vie meilleure, c'est l'éducation. *Akwukwo.* Garde le nez dans tes livres, et rien ne te sera impossible. Tu as les cartes en main. » Les paroles éternelles de son père. Quand Sisi reviendrait à l'appartement, pour la première fois depuis son départ, elle irait voir son père, lui chuchoterait à l'oreille qu'il s'était trompé.

« Tu avais tort sur ce point, papa », dirait-elle. Il ne l'entendrait pas.

Son père avait arrêté ses études au lycée et imputait souvent à cela la stagnation de sa carrière. Le destin ne l'avait pas aidé non plus, en lui laissant entrevoir un avenir assuré.

« Je te donne la chance que je n'ai jamais eue, sers-t'en intelligemment. » Comme si une chance était un cadeau, quelque chose de précieux, soigneusement protégé dans du papier bulle pour que ça ne se brise pas, et comme si tout ce que Chisom avait à faire, c'était la déballer et se laisser propulser vers d'enivrants sommets de gloire.

Les parents de son père avaient eu besoin qu'il trouve un travail et leur donne un coup de main avec ses frères et sœurs. Les frais de scolarité à payer. Les vêtements à acheter. Les bouches à nourrir. Nous t'avons éduqué, à ton tour d'éduquer les autres. Délestons-nous de tes neuf frères et sœurs. Éduque-les bien, et dans deux ans les jumeaux auront leur certificat de fin d'études et eux aussi trouveront du boulot. Pourquoi faire des enfants sinon pour qu'ils veillent sur vous dans vos vieux jours ? Il est temps pour nous de récolter les fruits d'avoir un fils adulte ! Mais il ne se sentait pas très adulte, à dix-neuf ans. Il avait espéré continuer à l'université, à Ife. Porter la cravate et les chemises élégantes d'un intellectuel. Mais pas travailler comme agent administratif pour une entreprise qui ne l'intéressait guère, employé subalterne (*Oui monsieur, Non monsieur*) au service de types pas beaucoup plus intelligents que lui. « J'avais le cerveau qu'il fallait. J'avais un cerveau à bouquins, *isi akwukwo*. J'aurais pu devenir médecin. Ou ingénieur. J'aurais pu être un *big man*, un homme *important*. »

Souvent il jetait un regard dédaigneux sur son environnement : les murs, les trois fauteuils dépareillés et leurs coussins aux housses élimées, la chaîne stéréo qui ne fonctionnait plus (symbole d'une époque où il croyait pouvoir réussir : une augmentation de salaire lui avait fait miroiter la promesse de la prospérité), et il soupirait comme si c'étaient là les obstacles qui l'empêchaient de progresser, comme s'il n'avait qu'à s'en débarrasser, et *zoum* ! Sa vie prendrait un tour différent.

Sisi travaillait dur à l'école, consciente des espoirs que son père plaçait en elle : elle aurait un bon poste, une fois diplômée de

l'université de Lagos. Elle avait imaginé que ses quatre années d'études en finance et gestion d'entreprise la conduiraient, assez logiquement, à un emploi dans une banque : une de ces nouvelles agences qui pullulaient à Lagos, telle une colonie de palmiers. Peut-être même qu'on lui donnerait une voiture de fonction avec chauffeur, avait dit son père. Sa mère avait ajouté : « Je monterai avec toi à l'arrière de ta voiture. Toi, à la place de la propriétaire. Moi à tes côtés. Et ton chauffeur nous conduira *fia* dans tout Lagos. » Et tous trois riaient à l'évocation joyeuse de cette voiture (une Ford ? une Daewoo ? Une Peugeot ? « J'espère que ce sera une Peugeot, car cette marque sert loyalement notre pays depuis la nuit des temps. Quand je travaillais à l'UTC... ») Et sa mère, qui suppliait pour rire Papa Chisom de leur épargner une nouvelle séquence nostalgie, faisait gentiment taire le père de la jeune fille, avant que Chisom elle-même ne conclue : « Je me fiche de la marque de la voiture, du moment qu'elle me permet d'aller au boulot et de rentrer à la maison !

– Voilà qui est sage. Voilà qui est sage. Notre Fille pleine de Sagesse a parlé », répondait nonchalamment son père, mais d'une voix qui trahissait le poids de sa fierté, l'intensité des espoirs qu'il plaçait en elle et son respect pour sa Sagesse, toute cette Sagesse qu'elle avait acquise à l'université : leur aller simple pour s'extraire de ce deux-pièces exigü et vivre dans un cadre plus coquet. Car en plus de la voiture, Chisom devrait aussi avoir une maison assez spacieuse pour accueillir ses parents. Une chambre pour eux. Une chambre pour elle. Un salon avec une grande télé couleur. Une cuisine avec une cuisinière électrique. Et des placards pour ranger tous les ustensiles de cuisine et la vaisselle dont ils auraient besoin. Fini les marmites rangées sous le lit ! Une cuisine peinte en beige ou couleur lavande. Dans une teinte douce et subtile qui leur ferait oublier celle d'Ogba, noircie par la fumée de tant de feux au kérosène. Un générateur. Ne plus dépendre de la NEPA. Un portier. Un régisseur. Un grand portail avec de gros verrous. Une clôture

hérissée de tessons de bouteilles pour décourager les voleurs les plus aguerris. Un jardin avec des fleurs. Non. Pas de fleurs. Un jardin avec des légumes. À quoi sert un jardin sans rien de mangeable dedans ? Mais les fleurs, c'est beau. Les épinards c'est beau aussi. Les tomates, c'est beau. D'accord. Un jardin avec des fleurs et des choses qui se mangent. D'accord. Bien. Ils riaient et ils rêvaient, encouragés par les notes de Chisom qui, sans être excellentes, étaient assez bonnes pour conforter leurs espérances.

Les jours qui suivirent la remise de son diplôme furent remplis d'éclats de rire et de lettres de candidature, de projets et de listes de choses à faire (ces dernières toujours précédées de Quand Chisom aura un emploi, ou Dès que Chisom aura un emploi, ou encore Dès que j'aurai un emploi). Car, ainsi que le disait son père, il n'y avait que deux certitudes dans leur vie : la mort, et l'excellent poste de Chisom. La mort était un fait (pas avant de nombreuses, nombreuses années, pourvu que Dieu le veuille. Amen !) et avec son diplôme universitaire, rien ne devait s'opposer à l'excellent poste (très bientôt. Ce n'est qu'une question de temps. Les étudiants diplômés sont très demandés ! Très demandés !). Sa foi dans les études universitaires était si intrinsèquement liée à celle qu'il plaçait dans l'avenir prédestiné de sa fille qu'elle en était irrévocable.

Et pourtant, deux ans après avoir quitté l'université, Chisom était globalement au chômage (elle avait eu un contrat de trois mois pour donner des cours d'été en économie : principes de la rareté et du besoin, loi de l'offre et de la demande), et avait passé l'essentiel de ces deux années à rédiger avec application des lettres de candidature et à les envoyer accompagnées de son CV aux nombreuses banques de Lagos.

Cher monsieur Uloko,

En réponse à l'annonce publiée dans le *Daily Times* du 12 juin,
je vous adresse...

Stella Okemwa, Patrick (l'ami de Stella), Katrien Lodewyckx et Amaka Omenka, ma meilleure amie pour la vie (pour avoir aimé le chapitre sur Efe et souhaité lire la suite).

Merci à Bart Cabanier qui a vérifié un passage pour moi.

Merci à mon réseau soudanais : Gomai, David Lukudu et John Oryem. Si Daru est une ville fictive, ils m'ont apporté des éclairages dont j'avais grand besoin sur la vie au Sud-Soudan. J'espère seulement avoir fidèlement représenté cette région. Je m'excuse si ce n'est pas le cas.

Merci à Ellah Allfrey et Harold Polis pour leurs conseils. Pour m'avoir poussée à me mettre au défi. À David Godwin, agent idéal et homme merveilleux. À Richard Basorun Adeolu pour m'avoir ouvert les yeux sur des choses cachées. *Ose pupo.*

À Hans Schippers pour son amitié en premier lieu, et pour n'avoir ménagé ni son temps ni ses connaissances.

Et à ma famille : ma mère et mon père, Jane, Winnie, Nnamdi, Maureen, Okey et BG, vous êtes les meilleurs.

Et enfin à Jan pour toutes ces années partagées et celles, plus nombreuses encore, qui nous attendent.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo